

LES GUERRES DE L'ANGLETERRE

*Histoire des Guerres britanniques
dans les cinq Parties du Monde*

par

FERDINAND GRAL

1 9 4 1

I. Les guerres intérieures de l'Angleterre	7
Le première guerre de Cent ans contre la France	8
La deuxième guerre de Cent ans contre la France	9
La lutte finale contre la France	11
Contre l'Irlande	12
La soumission du Pays de Galles et de l'Ecosse	15
II. La période des guerres européennes et des guerres d'outre-mer	17
La première grande attaque contre l'Espagne	17
La Hollande « knocked out »	23
L'écroulement de l'empire mondial de l'Espagne	26
Anéantissement de la puissance commerciale mondiale de la Hollande	28
La troisième guerre de Cent ans contre la France	30
La lutte contre l'encerclement franco-espagnol	34
La conquête de l'Inde	38
La guerre de l'opium	42
Bilan indien	43
Prise de possession des mers du Sud	44
III. Les guerres de coalition de l'Angleterre contre la France	45
IV. La conquête de l'Afrique	48
V. Les guerres de l'Angleterre contre le Reich . .	51
Les guerres anglaises au cours des siècles . .	53

I. Les guerres intérieures de l'Angleterre

Tous les peuples de la terre ont eu des guerres, mais aucun n'a engagé une série aussi ininterrompue de luttes sanglantes dans toutes les parties du monde que l'Angleterre. Depuis la fatidique bataille d'Hastings, le 14 octobre 1066, où les Normands sous la conduite de leur duc Guillaume s'emparèrent de l'Angleterre, et à la suite de laquelle l'élément franco-normand se mêla à l'élément celto-britannique, opérant ainsi peu à peu un métissage sans pareil, créateur d'un peuple d'une ténacité calculatrice et d'une soif de conquêtes que rien n'arrête, l'histoire de l'Angleterre n'a été qu'une seule et unique guerre implacable à ses portes comme au loin. Pendant des siècles ce fut contre le Pays de Galles, l'Irlande et l'Écosse, pendant des siècles ce fut contre la France ou quelque autre pays du continent européen aspirant à la grandeur et à la richesse. Puis, ce furent trois siècles, les derniers jusqu'à nos jours, où les guerres se succédèrent contre tous les peuples et toutes les races de toutes les zones de l'univers : voilà ce qu'est en réalité, depuis mille ans, l'histoire « glorieuse » de l'Angleterre !

Cas unique dans l'histoire du monde avec un syndrome d'égale unicité, le fait psychologique que parmi les peuples victimes il n'en est guère à se rendre compte de quel ennemi mortel de la Liberté et de la Prospérité générale il a subi les lois en ce peuple qui, de toutes les nations et races de l'univers, a le plus guerroyé, le plus répandu de sang, imprimant par ses violences au vif de la chair de presque tous les peuples civilisés d'occident et de tous les peuples « sauvages » ou civilisés d'Afrique, d'Asie, d'Australie et d'Amérique d'ineffaçables cicatrices, peuple ennemi de l'Humanité,

le «vigoureux bandit», tel que le chante son poète Kipling.

Nous nous trouvons en présence d'un mystère apparemment inexplicable mais qui s'éclaircit dans la simplicité d'une seule formule. L'Angleterre a su changer d'adversaires et d'alliés ainsi que de théâtres d'hostilités, camouflant toujours ses guerres selon les possibilités, judicieusement calculées du moment, en luttes pour la Religion ou la Culture, la Liberté ou le Progrès, pour les Petites Nations ou contre les grands «Oppresseurs de l'Univers», mais toujours en protagoniste de la Liberté du Monde et des idéaux les plus compréhensifs de l'Humanité, jusqu'à ce que le vaincu lui-même succombât à l'emprise de ces slogans. De nouvelles alliances valurent l'amitié des ennemis d'hier jusqu'à ce qu'attachés au char de combat de Britannia ils en vinssent à oublier que c'était leur vieil ennemi héréditaire qui les avait abusés pour marcher en commun avec lui, «le grand ami de la Liberté» contre ceux aux côtés desquels il eût été préférable de réduire à l'impuissance l'oppresseur de l'humanité.

Le première guerre de Cent ans contre la France.

L'exemple le plus tragique de cet affaiblissement des instincts vitaux les plus élémentaires, affaiblissement qui a fait courir un péril mortel aux bases mêmes de l'existence ainsi qu'à l'avenir d'un peuple jusqu'à la consommation des siècles, c'est la France qui nous le fournit.

Depuis les temps du roi Henri I^{er} d'Angleterre (1100 à 1135), qui arracha de nouveau la Normandie à la France, jusqu'à la fin de la guerre de Cent ans au seuil des temps modernes, l'histoire de la France n'est qu'une tentative désespérée de s'élever contre les sanglantes entreprises et le brutal esprit de domination de l'Angle-

terre, en vue d'arriver à ordonner sa vie et ses institutions d'une façon nationalement homogène.

Le règne entier de la dynastie anglaise d'Anjou ou des Plantagenets depuis Henri II (1164—1189) est rempli des indomptables efforts de l'Angleterre en vue de conserver la plus grande moitié de la France acquise en dot par un mariage d'intérêt et d'arriver ainsi à la domination du peuple français tout entier. Tout le pays d'entre Manche et Pyrénées et s'étendant de l'Atlantique au Puy de Dôme appartenait alors au souverain anglais qui avait l'intention nettement affirmée de s'emparer de toute la France. Mais sous le roi Jean sans Terre (1199—1216) l'Angleterre perdit toutes les possessions qu'elle avait au Nord de la Loire : Normandie, Bretagne, Anjou, Maine et Touraine. Et la défaite de ce roi à Bouvines (1214), sanglante rencontre de chevaleries, mit provisoirement un terme aux impudentes aspirations de l'impérialisme britannique.

La deuxième guerre de Cent ans contre la France.

En 1337 commence la nouvelle tragédie de la guerre dite de Cent ans de l'Angleterre contre la France (jusqu'en 1453). On peut à peine parler d'une guerre nouvelle, les expéditions de conquête anglaises étant incessantes au point de ne pouvoir relever la moindre solution de continuité. Cette série d'invasions qui pendant quatre générations dévastèrent et dépeuplèrent la moitié de la France, ne reçut la dénomination d'une guerre en règle dite de «Cent Ans» que parce que ses motifs étaient nets et son but précis. La France luttait pour son indépendance et la récupération des territoires arrachés tandis que le peuple anglais tout entier était farouchement résolu à ne rien céder de ces possessions. Le but de guerre avoué de la couronne anglaise était l'épanouissement de son impérialisme sur

le continent et, par suite, la réduction à néant de toutes les aspirations du peuple français en vue d'assurer des assises solides à l'Etat et à la Nation dans le cadre des frontières définies par la similitude de race et d'idiome.

Il n'est pas jusqu'à G. M. Trevelyan, le maître historien de Cambridge, qui ne constate qu'on ne saurait justifier les razzias de quatre générations en invoquant les prétentions héréditaires d'anciens rois et, du même trait, il caractérise le ressort-moteur de ces conquêtes dans les termes suivants: « Les armées qui tous les ans passaient en France pour ravager et piller le pays, étaient relativement peu nombreuses; mais leur valeur était le produit de leur organisation et de l'esprit de la nation anglaise . . . L'Angleterre fut pendant une longue période le pirate et le tyran de ses voisins du continent non pas parce que plus dénuée de scrupules, mais parce que plus puissante qu'eux. »

Ces incursions en France qu'entreprenaient chevaliers et mercenaires anglais en manière de sport, étaient infiniment plus populaires dans le peuple anglais que les entreprises de subjugation contemporaines de l'Irlande et du Pays de Galles celtiques ou de l'Ecosse, contrées pauvres et peu peuplées. Le soudard anglais valeureux rapportait pour le moins du riche pays de France draps et tapis de Flandre, bijoux et objets d'or des monastères et des châteaux ou ramenait prisonniers quelques chevaliers dont on pouvait tirer une bonne rançon. Avec une sarcastique amertume le chroniqueur français Frossard met à jour la raison profonde de cette soif de conquête du peuple anglais en terre de France, soit dont des millions d'êtres de sa race avaient été victimes: « Les Anglais n'aimeront ni ne respectent jamais un roi qui n'est pas victorieux et ne s'entend pas au métier des armes ou à la guerre contre leurs voisins, surtout contre ceux qui sont plus grands et plus riches qu'eux-mêmes. Il y a chez eux en temps de

guerre infiniment plus de richesses et de valeurs de toutes sortes qu'en temps de paix. Batailles et tueries sont pour eux joies et délices. Avides et envieux au-delà de toute expression ils convoitent le bien du prochain . . . Les Anglais sont le peuple le plus dangereux et le plus outrecuidant du monde. »

De l'aveu de Trevelyan il est « certain que les armées anglaises du XIV^e siècle, incendiaient, pillaient et massacraient comme les hordes asiatiques de nos jours » et l'auteur vous raconte cela sur un ton de fierté, fierté du passé national.

Mais cette haine et cette jalousie que toutes les classes du peuple anglais depuis le roi jusqu'au mercenaire et à l'aventurier prompts à la maraude portaient au peuple français, eurent un tout autre effet que celui que désiraient les Anglais. A la suite des terribles défaites de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt et du pillage de Paris, la résistance nationale se dressa et en une seule année, année de triomphe et de martyre, (la libératrice de la France fut livrée par les Bourguignons aux Anglais et brûlée le 30 mai 1431 à Rouen par les autorités ecclésiastiques françaises comme sorcière) la pucelle d'Orléans avec Dunois, le grand capitaine, conduisit à la victoire le peuple français saigné à blanc. En 1453 le pirate d'outre-Manche perdait toutes ses possessions en France à l'exception de Calais, et d'un élan irrésistible le peuple français formait un Etat national qui sous Richelieu et Mazarin arriva à dominer l'Europe.

La lutte finale contre la France.

Mais lorsque l'Angleterre hait un ennemi qui lui est supérieur, elle est tenace dans sa volonté de l'exterminer. Dans les siècles qui suivirent elle ne cessa avec des alliés divers et sous de faux prétextes variés d'attaquer le dangereux rival d'au-delà de ses côtes, en

face sur le continent jusqu'à ce qu'elle eût ravi au XVIII^e siècle à l'Empire mondial en formation ses immenses possessions coloniales d'Asie et d'Amérique, anéanti sa flotte et, encore à l'issue du XIX^e siècle, à Fachoda à jamais brisé de sa main de forban les «ancrages» de ce qui restait d'un imperium africano-préasiatique. La France était enfin mûre pour une alliance et une vassalité larvée. La Grande Guerre de 1914—1918 et, à la suite, la nouvelle guerre contre l'Allemagne de 1939—1940 ont dévoilé dans tout l'univers à ceux qui savent voir à quel anéantissement de soi-même son mortel ennemi d'un demi millénaire a amené le peuple français.

Contre l'Irlande.

Tandis que l'Angleterre de l'autre côté de la Manche saccageait et dévastait la «douce France», elle assumait au-delà de la mer d'Irlande une dette de sang, celle d'un crime dont huit siècles durant jusqu'à nos jours les horribles traces sont demeurées ineffaçables: cette strangulation suivie de cachexie presque complète du peuple irlandais, un des méfaits les plus épouvantables des annales de l'humanité.

Aux V^e et VI^e siècles de notre ère alors qu'en terre anglaise les luttes entre Celtes païens et Anglo-Saxons faisaient rage, le flambeau de la foi nouvelle et de la culture resplendissait en Irlande sous l'égide des Patrice et des Colomban dans les innombrables monastères et écoles, ces asiles de science, qu'ils avaient fondés. De l'Ulster, Colomban vint répandre l'enseignement de l'Évangile en Écosse et, de là, en Angleterre. Mais six siècles plus tard, au début de leur première période impérialiste, les Britanniques, dans l'orgueil de leur puissance, considéraient les Celtes d'Irlande presque comme des sauvages hors chrétienté et ils découvraient subitement qu'ils en pouvaient accomplir œuvre plus

pie que de remettre ce peuple barbare aux mains de Rome et, en même temps, de le placer sous leur propre domination. Avec toute la maîtrise, ici encore néophyte, de l'hypocrisie anglaise, les Irlandais récalcitrants furent qualifiés de «rébelles» à ces prétentions à la domination et à la civilisation, prétentions arrogamment usurpées, et ainsi l'impérialisme britannique disposa jusqu'à nos jours du meilleur des prétextes.

C'est au règne d'Henri II (1169—1171) que remonte la première conquête de la malheureuse Irlande par l'Angleterre; elle fut l'œuvre de Richard de Clare, comte de Pembroke, surnommé Strongbow et de ses chevaliers amis des aventures. Contre les Britanniques puissamment armés et les meilleurs archers d'Europe, les tribus irlandaises qui luttaient à pied, simplement avec haches et javelots, étaient presque sans défense et elles s'enfuirent dans les forêts et marécages de l'intérieur. Les aventuriers d'Angleterre se taillèrent leurs baronies à travers l'étendue du pays — ce fut là l'origine des immenses latifundia irlandais — pillèrent le peuple à leur merci, parce que sans armes, et poursuivirent cette razzia insensée et inique pendant un siècle, avançant lentement vers l'Ouest, sans que Strongbow et ses successeurs aient jamais fait mine d'organiser une administration quelconque.

Cependant ce fut sous Elisabeth (1558—1603) que commença la grande tragédie de l'Irlande, Elisabeth la reine qui avec ses flottes de flibustiers rançonnait les îles et les côtes de l'Amérique centrale et capturait galions et galéasses de l'Espagne. «L'Irlande a de très bons bois et des ports favorables et si les Espagnols s'en emparaient, ils seraient rapidement maîtres des mers sur lesquelles repose notre force» pouvait-on lire dans la déclaration préliminaire du gouvernement anglais toute de froid calcul. C'est sous ces auspices que commença la nouvelle invasion et comme, en raison du nombre bien trop minime de troupes engagées, elle présentait

de grands dangers, les «conquistadors» anglais exterminèrent sans autre forme de procès par le fer et par la faim la population de districts entiers, transformant en désert tout le pays qu'ils ne pouvaient garder ou occuper. 1 million 500 000 Irlandais sont sous Elisabeth tombés victimes des « pieux » Britanniques!

« On a dit que les aigles d'Elisabeth s'envolèrent vers l'Amérique espagnole, tandis que les vautours foncèrent sur l'Irlande, mais dans de nombreux cas, ce ne fut que le même genre d'oiseau » écrit avec un «humour» tout britannique l'«honorable» G. M. Trevelyan déjà maintes fois cité (I, 407). Et il écrit encore: « Parmi les conquérants et exploiters de l'Irlande se trouvaient Humphrey, Gilbert, Walter Raleigh, Grenville de la «Revenge» et Spencer . . . Ils voyaient en l'Amérique et en l'Irlande deux nouveaux territoires d'égale importance et d'égal attrait, où l'on pouvait personnellement amasser des richesses, tout en servant sa souveraine et en levant l'étendard de la vraie religion contre le Pape et l'Espagnol. »

Le résultat de cette oppression d'un peuple innocent fut une haine inextinguible contre les Anglais et une ferveur non moins indélébile pour le catholicisme qu'on voulait lui ravir. Et de plus, comme dans la France subjuguée, les éléments de l'Irlande foulés aux pieds se groupèrent en nation.

L'exaspération de décades d'oppression trouva un exutoire dans le massacre des protestants anglais de l'Ulster. L'épilogue, épouvantable, fut une nouvelle expédition contre l'Irlande, celle de Cromwell, conquête camouflée en expédition punitive qui dura de 1649 à 1652. Cette terrible promenade, encore vivante aujourd'hui dans la mémoire du peuple irlandais, commença par les carnages de Tredah et de Wexford sur la côte, dont personne ne réchappa pour que la terreur précédât les armes britanniques. En onze ans, de 1641

à 1652 le tiers de la population fut emporté par l'épée, la famine et les épidémies, soit, d'après les calculs de l'Anglais Petty, environ 660.000 personnes. Sur décision du Parlement 20.000 garçonnets et fillettes d'Irlandais tués furent vendus aux Indes occidentales qui avaient un besoin urgent de rajeunir leur cheptel d'esclaves. 5 millions d'arpents furent confisqués aux Irlandais et vendus à vil prix à la soldatesque et aux mercantis britanniques. Quant aux survivants, ils furent refoulés dans les régions stériles et inhospitalières de l'intérieur. Le pays tout entier n'était plus qu'un désert et les innombrables milliers de femme et d'enfants, sans feu ni lieu, errants à l'aventure en hiver furent victimes du froid ou des loups, rois de ces solitudes.

Le onzième seulement du sol cultivable demeura entre les mains du malheureux peuple d'Irlande condamné par un impitoyable destin à vivre tout près des côtes anglaises, loin du continent, et à y mourir à petit feu au long des siècles. Le dernier acte de la tragédie irlandaise se déroule sous nos yeux au XX^e siècle.

La soumission du Pays de Galles et de l'Écosse.

La lutte que l'Angleterre mena contre les Celtes à ses confins ne réduisit pas seulement l'Irlande, elle s'étendit aussi au cours de sanglants combats séculaires à la population celtique autochtone du Pays de Galles et de l'Écosse, soit à l'Ouest moyen ainsi qu'à toute la moitié septentrionale de l'île britannique proprement dite. Comme l'Irlande, ces royaumes sous des souverains indigènes étaient aussi pour les Anglais, qui les envahissaient les armes et la torche à la main, des colonies qu'il fallait soumettre et qui ne pouvaient être complètement rattachées et mises en « valeur » qu'après leur anglicisation. De sorte que tous les souverains anglais, depuis les Plantagenets en passant par les Tudors, Cromwell et la dynastie d'Orange, sont responsables

de cette œuvre sanglante d'asservissement qui, au XVIII^e siècle, même en Ecosse n'était pas encore à son terme, « la pacification ». De sorte aussi que la domination anglaise sur les « trois royaumes unis » que Cromwell fut le premier à établir par la force au cours de ses impitoyables campagnes d'Irlande et d'Écosse, est le fait du despotisme d'une petite minorité. Et ce ne furent que les ressources en hommes et en moyens extorquées à cette « Grande Bretagne » qui mirent cette minorité « grand-britannique » en mesure d'établir, à l'aide des mêmes méthodes, sa tyrannie sur tout l'univers. Au service de son gouvernement impérialiste l'historiographie anglaise s'est habilement entendue au cours des siècles à camoufler ce processus de conquêtes « at home » et ensuite dans les délectables pâquis de l'univers, en le masquant aux regards des profanes. Mais sous les grondements de tonnerre de cette nouvelle guerre, les yeux de l'humanité qui commençaient à se dessiller au cours de la Grande Guerre de 1914—1918, s'ouvrent maintenant tout grands.

II. La période des guerres européennes et des guerres d'outre-mer

Ce fut sous la reine Elisabeth (1558—1603), règne que la postérité a appelé l'« Age d'or » du fait des richesses en ce précieux métal affluant dans l'île, qu'eut lieu le premier bond du fauve dans l'immensité de l'univers. La première puissance navale et commerciale d'alors était l'Espagne qui, sous les griffes du lion britannique, allait bientôt s'abîmer vers son déclin. Ses navires et ceux du Portugal sillonnaient toutes les mers du monde. Aussi bien ce sont les deux pays de la péninsule ibérique et non pas les Anglais qui ont osé et accompli les grands périple des découvreurs aux Indes occidentales (Amérique Centrale), en Afrique, aux Indes orientales et aux pays insulaires du Pacifique. Seuls subsistaient à côté d'eux les Pays-Bas avec leur florissant commerce asiatique et la Hanse faisant œuvre de paix par ses propres moyens sans aucun appui du Saint Empire romain germanique.

La première grande attaque contre l'Espagne.

Plein d'envie le pauvre petit royaume de l'île britannique considérait la riche puissance mondiale qu'était l'Espagne. Elisabeth avec son avisé conseiller Thomas Gresham avait énergiquement poursuivi la construction de la flotte de guerre commencée par Henri VIII avec les premiers canons à bord. En même temps furent fondées des sociétés de commerce gratifiées d'une charte royale (charter) qui — habileté suprême du gouvernement — les plaçait sous la protection du monarque, sans que celui-ci eût besoin d'assumer la responsabilité de leur mépris du droit ou de leurs actes de violence : en 1554 la Compagnie moscovite, en 1579,

celle de la Baltique, en 1581 celle du Levant (pour l'aire des côtes de la Méditerranée jusqu'au Golfe persique), en 1585 celle du Maroc et en 1588 celle de Guinée (le centre de la traite). La plus importante de toutes fut la Compagnie des Indes dont Elisabeth établit la charte le 31 décembre 1600.

Les lignes de la future politique de conquêtes britannique se trouvaient ainsi nettement tracées. Car chaque commerçant britannique en savait aussi long que son gouvernement sur le but de ces navires «de commerce» bondés de canons et de gens armés, il se rendait bien compte qu'ils n'étaient que les avant-coureurs d'une expansion guerrière visant au cœur la puissance mondiale qu'était l'Espagne.

L'historien de l'impérialisme britannique Seeley qui dans son œuvre intitulée «The Expansion of England» a décrit cette expansion à travers le monde, a dévoilé sans ambages le lien entre le commerce et la guerre qui est le fil conducteur de l'histoire de son peuple. Caractérisant les débuts de cette politique mondiale, il écrit: «En réalité l'Angleterre de cette époque devenait d'autant plus guerrière qu'elle s'adonnait davantage au commerce», pour déclarer ensuite de ce système britannique de politique coloniale: «il découpe le monde nouveau en territoires considérés comme des biens ruraux, des terres, dont la propriété et la jouissance revenaient à la puissance coloniale du moment. L'espoir d'acquérir d'aussi magnifiques biens-fonds et de recueillir les avantages qu'ils peuvent procurer, constituait pour le commerce le plus puissant aiguillon qu'on ait jamais vu et c'est un aiguillon qui a agi sans répit pendant des siècles . . . Qu'il y ait ou non en principe une opposition naturelle entre l'esprit des affaires et celui des armes, — toujours est-il que des affaires traitées selon cette méthode se confondent presque toujours avec la guerre et doivent presque

nécessairement l'entraîner . . . Que l'on considère le caractère de la longue lutte à péripéties subites qui s'est déroulée entre l'Angleterre et l'Espagne et dont l'«invincible Armada» fut le trait le plus saillant. J'ai dit que les capitaines anglais ressemblaient beaucoup à des pirates: il est vraisemblable que la guerre a été pour l'Angleterre tout simplement une industrie, une avenue vers la richesse, l'entreprise la plus florissante, le placement le plus avantageux de ce temps. Cette guerre avec l'Espagne est réellement le berceau du commerce britannique. La première génération d'Anglais à la recherche d'investissements de capitaux les a placés dans cette guerre ».

Le capitalisme et l'impérialisme, forment une union qui constitue la base de la politique de conquêtes britannique des quatre siècles qui suivirent jusqu'à nos jours, et le premier fruit de cette terrible alliance qui est arrivée à disjoindre les assises des Deux-Mondes est cette guerre de proie et de destruction entreprise par l'Angleterre contre l'Espagne sous le règne d'Elisabeth. L'histoire officielle qui groupe les événements d'après les documents et les faits authentiquement attestés comprimera cette première guerre anglo-espagnole entre les années 1588 et 1604, en commençant, par conséquent, avec l'année de la déclaration de guerre officielle qui est aussi celle de la perte de l'«Invincible Armada».

En réalité cette guerre avait débuté 30 ans auparavant avec les premières expéditions de pillage des navires de pirates ou, comme l'on disait, armés en course, équipés et lancés par Elisabeth contre l'Espagne. Seulement l'Angleterre observait ici la tactique qu'elle a poursuivie jusqu'à nos jours dans l'histoire de ses conquêtes, de procéder sans déclaration de guerre officielle, selon son bon plaisir, à coups de surprises, de massacres et d'annexions foudroyantes sans qu'aux yeux de l'univers

neutre, laissé dans l'ignorance, l'odieux d'un bellicisme sadique eût à retomber sur le fomentateur blotti dans son île.

En outre, au début de son règne Elisabeth se sentait trop faible contre l'Espagne puissante sur mer. Jusqu'à ce que les griffes eussent poussé au lion britannique, la France et la Hollande, les dominatrices secrètement abhorrées de la côte d'en face, étaient assez bonnes comme alliées, pour faire office de couverture contre l'Espagne. Mais, en même temps, soit depuis 1560 environ jusqu'au cours du siècle suivant, les rapides embarcations piratiques des « chiens de mer » (« Sea-Dogs ») britanniques arrachèrent lambeaux de chair à lambeaux de chair au Briarée espagnol. John Hawkins, Francis Drake, Walter Raleigh, Richard Grenville, Cavendish et Morgan étaient les plus audacieux de ces forbans britanniques qu'Elisabeth, avec le concours de ses « Merchant adventurers », ses marchands avides d'aventures . . . et de profits, envoyait au loin munis d'argent, de navires et pourvus d'armes et de soldats. Tels des requins ils se jetaient sur les galions espagnols rapportant les métaux précieux d'Amérique, rançonnaient les îles des Indes occidentales et les comptoirs des côtes de l'Amérique centrale, s'emparant de telles quantités d'or, d'argent, de pierres précieuses et de matières premières de valeur que l'Angleterre, pauvre jusqu'alors, déborda de richesses et que la pieuse souveraine arma chevaliers l'un après l'autre ses flibustiers — carrières fabuleuses jusqu'à la disgrâce, comme il arriva à Drake au premier insuccès, ou jusqu'à l'exécution capitale comme pour Raleigh après la mort de la reine.

John Hawkins procura des profits de millions or, surtout par sa traite des nègres d'Afrique occidentale, Drake déposa aux pieds de sa souveraine des trésors fabuleux enlevés aux galions espagnols capturés. A

la tête de navires de guerre d'Elisabeth en qualité d'amiral il s'élance en 1585 une fois de plus en une expédition de rapines et de sang, dont le théâtre est la mer des Caraïbes, et, en 1587, avec 23 gros vaisseaux il se risque même le long des côtes d'Espagne, pillant et coulant à la monarchie de Philippe II ainsi qu'à la Hanse une bonne partie de leurs flottes commerciales, ruinant ainsi leur vigueur économique. Dès 1580 l'ambassadeur du roi d'Espagne avait exigé la pendaison de Drake pour crime de piraterie patente. Ces nouvelles razzias et des armements en vue d'une guerre en règle avec l'Espagne pour lui couper toutes ses voies commerciales et lui ravir flotte et colonies furent la réponse de la reine à cette demande de légitime vindicte pour de multiples et odieuses violations du droit des gens.

Le point culminant des ces procédés d'écumeurs de mer que les Britanniques protégèrent pendant 30 ans à l'égard de l'Espagne fut au printemps de 1588 l'entreprise qui a fait époque dans l'histoire du monde, de l'« Armada » faisant cap sur l'Angleterre avec ses 132 gros vaisseaux et d'innombrables petits navires sous le commandement du duc de Medina-Sidonia. Une armée hispano-néerlandaise de 30 000 hommes devait se tenir prête en Flandre sous les ordres d'Alexandre de Parme pour passer en Angleterre après la victoire de la flotte. Mais cette expédition gigantesque — il n'y eut que Napoléon pour tenter une fois encore quelque chose d'analogue — qui aurait brisé l'impérialisme britannique, pour ainsi dire dans ses redoutables prémices, échoua devant la supériorité de l'armement britannique ainsi que par suite des ruses de guerre anglaises — et du fait de la défaveur des éléments dans des eaux étrangères riches en récifs.

Les 197 embarcations britanniques, légères et maniables, montées par les meilleurs matelots et les forbans les plus habiles du pays bénéficiaient de leur expérience

de la flibuste (les sauvages chiens de mer, les Hawkins, les Drake, les Frobisher, les Raleigh et consorts étaient de la partie sous la direction de l'amiral Howard) et les Anglais avaient pour eux l'avantage de connaître tous les écueils, les courants et les vents. La lutte commença le 19 juillet 1588 à la hauteur du cap Lizard et au large de Calais. Ce fut son point culminant au cours d'une mêlée désespérée de plusieurs jours entre les lourds mastodontes espagnols et les requins britanniques pleins d'allant. Six brûlots anglais et des tempêtes subites semèrent un épouvantable désarroi. Le matin du 30 juillet il n'y avait plus à soutenir encore le combat près de Gravelines que 40 navires espagnols, eux aussi, bientôt dispersés par de nouvelles tempêtes qui les poussèrent en dérive sur les côtes d'Écosse et d'Irlande, quelques-uns d'entre eux même aux rivages de la Norvège.

Il n'y eut que quelques débris à regagner l'Espagne. Le requin britannique l'avait emporté à la première grande passe pour la domination des mers. Les nations du globe allaient bientôt constater avec terreur quel était le forban qui l'avait conquise de haute lutte pour piétiner le droit de tous.

La statue que les Anglais ont élevée au plus grand de leurs héros nationaux, Francis Drake, à Plymouth Hoe d'où il aurait, paraît-il, observé l'arrivée de l'Armada, symbolise bien toute cette époque. De cet homme qui, ainsi que toute la troupe de ses acolytes, n'a eu que mépris pour les droits de l'homme les plus élémentaires et pour le droit des gens, dont tous les faits et écrits ne respirent que cruauté et cynisme, qui a écumé toutes les mers du globe, tant et si bien que les Espagnols l'ont appelé l'« archipirate de l'univers », de cet homme le grand historien anglais, Gardiner, écrit sans circonlocutions et débordant d'orgueil national :

« C'est à sir Francis Drake que l'Angleterre est surtout redevable de sa liberté et de son indépendance. »

La Hollande «knocked out».

Depuis les temps d'Elisabeth, la courbe de l'Angleterre, qui avait reconnu sa « mission » et avait proposé l'univers habité comme but à son impérialisme, s'élançait vers les nues comme la branche de l'hyperbole. Un demi siècle après la fille d'Henri VIII, arriva au pouvoir l'homme auquel l'Angleterre doit, sans compter l'abaissement définitif de l'Espagne et de la Hollande, la soumission irrévocable de l'Irlande et de l'Écosse, la création de sa flotte mondiale et — par l'Acte de Navigation — du commerce mondial, la plus dangereuse et la plus solide justification de son idée de domination universelle en tant que « peuple élu », à savoir : Olivier Cromwell.

En dépit des vastes plans d'Elisabeth et de ses favoris, il est le premier très grand impérialiste qui ait été aux commandes en Angleterre, incarnant sous leur forme la plus pure toutes les qualités de son peuple qui allaient bientôt valoir à ce dernier la domination de l'univers.

L'Espagne, qui sera encore l'objet d'une lutte acharnée, entre sous ses yeux dans une décadence que rien n'arrête plus. Mais entretemps les Provinces-Unies prenant sa place sont devenues la première puissance navale et commerciale du monde. Sous la politique suivie par les Habsbourg depuis Charles-Quint, politique qui n'avait rien d'allemand, elles étaient peu à peu sorties de l'allégeance de l'Empire, leur mère patrie. Au cours d'une lutte héroïque, qui avait rempli de longues années, la partie septentrionale protestante, la Hollande actuelle, s'était détachée de l'Espagne et des Habsbourg, alors que l'autre moitié, celle du Sud, la Flandre et le Brabant, était demeurée sous la domination espagnole. L'Angleterre d'Elisabeth avait tout fait pour favoriser cette séparation afin d'affaiblir la puissance mondiale abhorrée qu'était pour elle l'Espagne.

Mais comme leur commerce avec tout l'univers et leurs colonies avait valu des richesses inouïes aux petits mais audacieux Pays-Bas, le coreligionnaire allié devint pour l'envieuse Albion l'ennemi mortel avec lequel il convenait d'en finir pour commencer.

Au XVII^e siècle la Hollande possédait un empire colonial dont il convient de se rappeler l'immense étendue : il comprenait, dans l'Amérique du Nord, les Nouveaux-Pays-Bas avec leur capitale la Nouvelle-Amsterdam (annexée en 1664 par les Anglais sous le nom de New-York), en Amérique du Sud, le Brésil (1636—1661 britannique) et la Guyane ; en Afrique, St^e Hélène et le Cap de Bonne-Espérance ; des parties de l'Hindoustan (Bengale), Ceylan, la presqu'île de Malacca, les îles de la Sonde, la Nouvelle-Hollande (Australie), le pays de Van Diemen (Tasmanie) et la Nouvelle-Zélande. En très peu de temps toutes ces possessions furent aux mains du forban britannique. La première guerre maritime entre l'Angleterre et la Hollande (1652—1654) sous Cromwell ébranla déjà les fondements de cet empire.

Le prétexte direct de cette guerre était l'Acte de Navigation de Cromwell de 1651, dirigé contre la Hollande, et l'exigence qu'il contenait du salut du pavillon britannique par les navires de toutes les nations en amenant le leur. Lorsque l'amiral hollandais van Tromp, vainqueur au moment de sa mort héroïque dans 33 combats navals, ne tint aucun compte, lors d'une paisible rencontre d'escadres dans la Manche en mai 1652, de l'exigence de l'amiral Blake de baisser pavillon devant son navire, les hostilités commencèrent. La Hollande se trouvait de toutes façons en présence d'une question de vie ou de mort pour elle, car dans l'Acte de Navigation l'Angleterre avait, en qualité de dominatrice reconnue des mers, revendiqué le droit de visite et de saisie de tous les navires étrangers et, de

plus, au cas où la cargaison paraîtrait suffisamment précieuse, celui de prise.

De même qu'à l'égard de l'Espagne du XVI^e siècle, il y avait longtemps qu'une guerre de course faisant litière de toutes lois divines et humaines, se trouvait également déclenchée en pleine paix contre la Hollande du XVII^e siècle, lui causant d'immenses dommages. Après la victoire de la Révolution et l'exécution de Charles I^{er}, Cromwell, devenu lord-protecteur, s'était immédiatement mis à créer une puissante flotte de guerre dont il avait confié le commandement à l'amiral Blake, flotte infiniment supérieure à celle de la Hollande qui, croyant au maintien de pacifiques relations commerciales, avait dans un aveuglement déplorable réduit la sienne des deux tiers. Le 19 mai 1652, Blake l'emportait aux Dunes devant Douvres sur van Tromp ; mais le 29 novembre 1652 le Hollandais prenait sa revanche aux Goodwin Sands sur la côte orientale du comté de Kent, forçant Blake à chercher un refuge en remontant la Tamise. En février 1653 nouvelle victoire de Blake, le plus grand amiral anglais avant Nelson, cette fois à Portland, sur van Tromp et de Ruyter, les héros nationaux de la Hollande ; Blake fut lui-même gravement blessé au cours de l'action. Et le 29 juillet 1653, à la hauteur de Texel au nord du Zuyderzée, autre bataille navale où van Tromp périt et où la puissance navale des Provinces-Unies fut complètement anéantie.

L'Angleterre était victorieuse et elle exploita sa victoire sans ménagements. Le commerce hollandais de la mer du Nord et de la Baltique était presque complètement ruiné, 1700 navires de commerce des Provinces étaient tombés aux mains des corsaires britanniques. 1000 comptoirs d'Amsterdam, ville jadis si florissante, étaient vides et l'Angleterre mit la main sur la plus grande partie de l'héritage. Le 15 avril 1654, par la paix de Westminster, la Hollande dut reconnaître l'Acte de Navigation et conclure une « alliance offensive et

défensive» avec son vainqueur. L'économiste anglais Child savait bien pourquoi il célébrait en 1669 l'Acte de Navigation comme la « Magna Charta » de la Marine anglaise. Ce sont cette déclaration et sa reconnaissance par la Hollande contrainte et forcée qui ont proclamé pour la première fois « urbi et orbi » l'usurpation qu'est la domination des mers par l'Angleterre. Et la poursuite de l'imposition des prétentions contenues dans l'Acte allait bientôt déclencher jusqu'au cours du XX^e siècle une série ininterrompue de guerres entreprises par l'Angleterre contre les puissances européennes l'une après l'autre.

L'écroulement de l'empire mondial de l'Espagne.

Aussitôt après sa première victoire sur la Hollande, Cromwell prépara un coup de surprise contre les Indes occidentales espagnoles où Drake et toute la meute des forbans britanniques, pour reprendre l'expression de Drake lui-même, avaient pendant près d'un siècle « roussi la barbe » au roi d'Espagne.

En se jetant à l'improviste sur Saint-Domingue, en avril 1655, Penn, « général de la mer » de Cromwell, fut repoussé avec de fortes pertes, mais peu après il arrachait à l'Espagne la riche Jamaïque, clé de la mer des Caraïbes. D'après Seeley, ce rapt fut « le plus grand coup de force de l'histoire moderne de l'Angleterre ». Mais l'historien anglais oublie que la prise de possession de la Jamaïque avait été précédée de l'annexion de toute la côte orientale de l'Amérique du Nord et de la moitié des Indes occidentales sous Elisabeth, Charles I^{er} et Cromwell, soit sous les Tudors, les Stuart et le Protectorat, dans une pensée d'expansion bien consciente des fins.

Le coup de force de Cromwell amena une nouvelle guerre avec l'Espagne. Mais, par un calcul habile, l'Angleterre avait auparavant conclu avec son vieil

ennemi héréditaire, la France, une alliance dont le rapt des Pays-Bas espagnols était le ciment. Les Espagnols perdirent en 1658 la bataille de Dunkerque où Turenne fut vainqueur, mais pour abandonner à Cromwell la ville forte convoitée de la côte continentale de la Manche.

Auparavant l'avidité impitoyable de l'Angleterre, s'était, après le succès de la Jamaïque, étendue vers la Méditerranée pour s'emparer, si possible, avec Gibraltar de la clé des transactions avec l'Orient et avec tout le bassin de cette mer. Instructive de la ténacité des desseins impérialistes dénués de scrupules des dirigeants britanniques est la lettre que Cromwell adressa de Whitehall, le 28 avril 1656 aux généraux Blake et Montague, mis à la tête de la flotte de la Méditerranée en vue de bloquer l'Espagne et de la couper des Indes occidentales. On peut en effet lire ceci à la fin de la lettre : « Votre conseil de guerre ne devrait-il pas examiner si l'on ne pourrait incendier ou détruire d'autre manière leur flotte qui est actuellement à Cadix ? Pontall et les ouvrages sont-ils si forts qu'on ne puisse oser une attaque de ce genre ? Cadix lui-même est-il inexpugnable et ne pourrait-on pas d'une façon ou d'une autre intercepter du continent la langue de terre sur laquelle il est situé, de telle manière qu'on ne puisse plus secourir la ville par le pont, la langue de terre étant si étroite à certains endroits ? Ne pourrait-on s'en prendre à quelque autre point, notamment à la ville et à la citadelle de Gibraltar. Gibraltar en nos mains, ce serait non seulement un grand avantage pour notre commerce, mais encore une grande perte pour l'Espagne ».

L'homme de Whitehall, qui a conquis l'Irlande et l'Écosse, la Jamaïque et Dunkerque, qui étend déjà la main le long des côtes de la mer du Nord et de la Baltique vers Brême, Verden et Wismar, réfléchit à tout, soupèse tout. Mais les commandants de ses forces

estiment que Cadix et Gibraltar sont encore impre-
nables. Ce ne sera qu'un demi siècle plus tard, en 1704,
au cours de la guerre de Succession d'Espagne que
l'Angleterre réussira ce rapt qu'elle n'a cessé d'en-
visager, et en 1713 par la paix d'Utrecht qu'aura lieu
la cession en « bonne et due forme ».

Anéantissement de la puissance commerciale mondiale de la Hollande.

En 1664 l'Angleterre avait arraché dans le nouveau
monde à la Hollande la florissante colonie de la Nou-
velle-Amsterdam, dont elle avait fait New-York. Mais
en 1665, pour sauver sa situation menacée, la Hollande
s'allia à la France, très consciente de sa force nationale,
de Louis XIV contre le requin britannique qui, au cours
de cette seconde passe anglo-hollandaise, éprouva contre
toute attente de graves revers. Le 23 juin 1666 l'amiral
hollandais de Ruyter vainquit la flotte anglaise que
commandaient l'amiral Monk et le prince Rupert. Et
la peste dans cette année de malheur pour l'Angleterre
fauchait à Londres 100 000 victimes, cependant qu'un
incendie dévorait le 2 septembre une grande partie de
la ville. L'année 1669 fut le témoin d'événements extra-
ordinaires : la flotte hollandaise sous les ordres de
Ruyter et de Jan de Witt remonta la Tamise, bloqua
Londres la fière, brûla une grande partie de la flotte
anglaise en emmenant quelques navires, dont le plus
grand, le « Royal Charles ». Pour la première fois depuis
l'invasion normande, sept siècles auparavant — en
même temps pour la dernière fois — l'ennemi du dehors
se trouvait au cœur de l'Angleterre. La paix de Bréda
de mai 1667 fut un jour de honte pour l'Angleterre
qui devait en tirer une terrible vengeance successive-
ment de la Hollande et de la France.

L'Angleterre exploita habilement l'ambition de Louis
XIV — qui voulait s'emparer des Pays-Bas espagnols

et anéantir le commerce d'outre-mer hollandais au
bénéfice de celui de la France, lequel était en plein
développement — pour conclure avec lui le traité secret
de Douvres. Avant même que le « roi Soleil » déclarât
la guerre aux Provinces-Unies, les Anglais se ruèrent
traîtreusement en 1672, dans la guerre franco-néerland-
britannique (1672—1674) (guerre de Hollande), sur leurs
coreligionnaires de Hollande qui avaient en même
temps à subir toutes les horreurs d'une invasion des
armées françaises.

Ashley Cooper, l'ancien confident de Cromwell qui
devint plus tard comte de Shaftesbury, un des protagon-
istes politiques du règne de Charles II, avait donné le
mot d'ordre de l'Angleterre pieusement puritaine du
XVII^e siècle, mot d'ordre qui était un véritable article de
foi : « Delenda est Carthago » (« Il faut détruire Car-
thage »), ou pour reprendre les termes de Seeley : « La
Hollande est notre puissante rivale commerciale, navale
et coloniale — dans le Nouveau Monde; nous voulons
la détruire, toute protestante qu'elle est, avec l'aide
d'une puissance catholique ».

Le but était défini et par la paix de Westminster,
le 19 février 1674, l'Angleterre réalisait ses desseins. La
Hollande, saignée à blanc payait une indemnité de
guerre élevée, cédait de nouveau, définitivement, New-
York que l'Angleterre avait abandonnée par la paix de
Bréda et transmettait à jamais l'empire des mers à sa
rivale. Son commerce avec les pays du Nord, avec les
Indes occidentales et les Indes orientales, sa pêche
n'existaient plus et presque toutes ses possessions col-
oniales devinrent rapidement la proie du vainqueur.

La Hollande était à terre mais, dans l'intervalle, sous
l'habile politique de Richelieu et de Mazarin, la France
s'était élevée au tout premier rang. C'était à elle, d'après
le principe britannique de ne supporter aucune puis-
sance en vedette, aucune « Carthage » sur le continent,

de devenir victime de la volonté d'anéantissement anglaise. Et la Hollande matée, qui s'était inclinée devant la primauté de sa voisine de l'autre côté de la Manche, eut la permission de la seconder dans cette lutte décisive contre la monarchie des Bourbons.

La troisième guerre de Cent ans contre la France.

L'existence et la puissance de l'absolutisme français du règne de Louis XIV étaient devenues pour le royaume insulaire à la fin du XVII^e siècle un véritable cauchemar. Sous le système mercantile de Colbert¹ l'économie avait pris un essor inouï, qui se manifestait par des progrès continus en Europe et outre-mer, mettant en danger les sphères d'intérêts sacro-saintes des maîtres de l'Univers par la grâce du Très-Haut.

C'est ainsi qu'en 1688 éclata une troisième guerre de plus de Cent ans (1688—1815) de l'Angleterre contre la France pour l'hégémonie en Europe, la domination des mers et la possession de l'Amérique et des Indes. Ce fut une lutte à mort qui ensanglanta trois continents et d'innombrables peuples qui n'y avaient que faire et dont l'Anglais, joueur retors au courant de tous les stratagèmes de la politique et contempteur sans scrupule de l'honneur et de la liberté de tous les peuples, sortit vainqueur.

De nouveau, la terre, et cette fois pas seulement celle d'Europe, mais encore celle de deux autres continents, allait pendant plus d'un siècle trembler sous le fracas des guerres que le « plus pacifique de tous les peuples » avait provoquées. L'historien Seeley expose en détail

¹) Conception économique qui estimait que la prédominance de l'exportation sur l'importation faisait la richesse d'un peuple et qui, par suite, favorisait le commerce et l'industrie et restreignait l'agriculture et l'importation (celle-ci à l'aide de douanes). Le système mercantile fut la conception économique du XVII^e et du XVIII^e siècle et n'a été évincé que par la doctrine du libéralisme économique d'Adam Smith.

à sa nation, sans lui en faire de reproche, plutôt avec une fierté discrète, quelle a été de nouveau la part faite au cours de ces 126 années à Mars, le dieu sanguinaire:

« Entre la Révolution de 1688 et la bataille de Waterloo (1815), on peut compter que nous avons entrepris sept grandes guerres, dont la plus courte a duré 7 ans et la plus longue environ 12 ans. Sur 126 ans, 64, soit plus de la moitié, se sont passés en hostilités. »

Cette période à peine ininterrompue de luttes, dont Seeley parle, a eu comme points culminants la « guerre de Succession d'Espagne » (1701—1713), la « guerre de Sept-ans » (1756—1763) et l'« époque des guerres de la Révolution et de l'Empire » (1792—1815). C'est dans la paix qui termina la première de ces guerres, la paix d'Utrecht de 1713, qu'il fut pour la première fois question de l'« équilibre des puissances », le trop fameux principe britannique de la « Balance of Power » qui devait être jusqu'à nos jours le guide de la politique anglaise.

Mais ce principe lui-même empruntant le symbole de l'impartiale balance n'était qu'un adroit déguisement d'autres intentions. Ce que l'Angleterre voulait ce n'était pas la compensation des grandes puissances l'une par l'autre, leur juxtaposition à égalité de droits; dominer absolument cet équilibre, tel était son but. Elle désirait être l'appoint faisant pencher la balance au profit de tel ou tel groupe de puissances au mieux de ses intérêts égoïstes, souvent tout à fait masqués. Elle voulait en même temps comme facteur prépondérant et arbitre décisif au-dessus des partis n'avoir pas à s'engager à fond dans la lutte des poids et contre-poids. Avec un minimum de risques et de sacrifices, en utilisant la mise de tel ou tel groupe de forces, loin du continent et sans participer à ses hécatombes, elle cherchait en arbitre mondial avec une sérénité olympienne

à fixer l'aiguille du destin. Ce n'était pas tant la force militaire effective qui devait faire triompher la cause britannique que la légende qui se dégageait de cette puissance, les suggestions qu'elle inspirait depuis les contemporains de Cromwell et, avant tout, celle que provoquait une flotte mondiale toute-puissante. C'était aux autres à l'emporter dans la lutte avec leur sang, les armes à la main, ces autres que l'Angleterre avait triés comme alliés à l'aide de promesses politiques et à coups de subsides. Des millions d'êtres humains pouvaient tomber sur les champs de bataille du continent — l'île britannique, elle, ne s'occupait que de l'équilibre et, l'heure des tractations de paix venue, décrochait la timbale.

Cette France, à laquelle l'Angleterre s'attaqua pendant tout le XVIII^e (et encore au XIX^e siècle), était la seule rivale dangereuse que celle-ci eût encore à redouter. Indépendamment d'une énorme flotte de commerce, naquit sous Colbert sur les chantiers ouverts à Dunkerque, au Havre, à Rochefort, une forte marine royale pour le service de laquelle Brest et Toulon furent transformés en ports de guerre. La position de la France sur trois mers, la mer du Nord, l'Atlantique, la Méditerranée, ouvrait ses côtes vers la Scandinavie et les Deux-Amériques aussi bien que vers l'Afrique et l'Orient. Dès le XVII^e siècle son expansion impériale s'orientait vers toutes ces contrées. D'ordre de Louis XIV, Robert de la Salle avait, en partant de Québec et des lacs canadiens — où, depuis longtemps, des colons français vivaient sous la direction de Jésuites — parcouru le cours immense du Mississipi en 1681 jusqu'au golfe du Mexique (1682), appelant cet énorme territoire Louisiane en l'honneur de son maître et en prenant possession au nom de ce dernier. Il en résulta des conflits et des luttes croissantes avec les colonies côtières britanniques à l'Est du Saint-Laurent, menacées d'être refoulées depuis l'intérieur du nouveau monde.

Le mouvement de colonisation français s'étendait aux petites Antilles, à Haïti et à Cayenne; en Afrique il englobait Gorée, qui avait appartenu à la Hollande, et Madagascar. Dans l'Hindoustan la Compagnie des Indes orientales avait depuis 1676 pris une telle expansion que les intérêts britanniques engagés dans cette contrée s'y trouvaient en danger.

A cela s'ajoutait en Europe la position de la France menaçante pour l'Angleterre à côté des Pays-Bas espagnols en face de l'île britannique de l'autre côté de la Manche, elle-même artère vitale de l'Empire britannique. Le forban britannique rassemblait ses forces pour le bond suprême qui devait «tomber» à jamais le plus terrible de tous ses rivaux.

Comme première passe de sa lutte opiniâtre de 126 ans l'Angleterre profita, pour avoir le plus d'atouts dans son jeu, de la guerre de Succession du Palatinat (guerre de la Ligue d'Augsbourg 1689—1697) dans laquelle l'Empire se dressa contre les sanglantes incursions à fins de conquêtes de Louis XIV qui, en 1689, avait fait dévaster ce pays. («Brûlez tout!» tel avait été son ordre au général Mélac). En Angleterre, après l'éviction de Jacques II, le protestant rigide qu'était Guillaume III d'Orange, stathouder des Pays-Bas, avait été élu roi. Il fut vainqueur, en 1690, sur le sol de la malheureuse Irlande, aux rives de la Boyne, d'une armée française qui voulait restaurer Jacques et, en 1692, de la flotte française dans la rade de La Hougue, assurant ainsi à jamais la prépondérance de la flotte britannique. Mais pour ménager ses forces en vue de nouvelles dépredations lors du partage imminent de l'univers espagnol, l'Angleterre conclut en 1693 avec Louis XIV une paix séparée qui valut à Guillaume III sa reconnaissance comme roi d'Angleterre. Il manqua, avec toute l'absence de scrupules de la politique britannique dont il commençait à peine à assumer la direction, à sa promesse de ne renoncer à la lutte qu'après restitution à l'Empire

de la fière ville libre de Strasbourg ravie en pleine paix par Louis XIV à ce dernier. Deux siècles durant, Strasbourg fut perdue pour l'Empire saigné à blanc par les horreurs de la guerre de Trente ans.

La lutte contre l'encerclement franco-espagnol.

Bientôt sur les champs de bataille abreuvés de sang des Pays-Bas, des bords du Rhin et de la Haute-Italie se déroulait la guerre de Succession d'Espagne (1701—1713), la grande lutte de l'Angleterre contre l'union de la France et de l'Espagne sous la domination des Bourbons, à laquelle Louis XIV prétendait pour son petit-fils Philippe d'Anjou, le futur Philippe V d'Espagne.

Que la France atteignît cet apogée et c'était plus que la situation éminente de l'Angleterre en Europe qui se trouvait compromise, puisque ses possessions coloniales de l'Amérique du Nord, déjà coincées, et la domination à laquelle elle aspirait sur la perle de toutes les colonies, l'Hindoustan, étaient en danger. Et, surtout, la rivale du continent ne devait jamais arriver à posséder les Pays-Bas espagnols et disposer avec eux de la maîtrise de la Manche. Dans son alliance avec la Hollande, le premier traité de la Barrière, l'Angleterre, l'arbitre de l'équilibre européen, déclarait que le rôle des Pays-Bas espagnols était de servir de « digue, boulevard et barrière pour séparer la France des Provinces-Unies et la tenir à l'écart de celles-ci ». Bien mieux, le traité de garantie anglais de 1709 alla jusqu'à obliger les États généraux à occuper en permanence et à maintenir en état de défense les huit places fortes de Mons, Charleroi, Namur, Tournay, Ypres, Menin, Nieuport et Furnes... dans l'intérêt d'Albion !

Cette guerre entreprise pour l'avenir de l'Angleterre au-delà des océans mondiaux fut aussi l'une de celles — il en est peu — où l'on vit des troupes britanniques

combattre en Europe. Albion commit même dans cette partie dont l'enjeu était la puissance suprême, un chef à elle Marlborough, pour que la direction des opérations et l'issue de la guerre ne demeuraient pas exclusivement à la discrétion de l'Empire et de son général capitaine, le prince Eugène, qui avait sauvé l'Europe du mortel péril turc.

Tandis que l'Ouest de l'Empire et les Pays-Bas espagnols étaient en proie à la fureur des hostilités, la flotte britannique enlevait en 1702 en rade de Vigo, les galions chargés des métaux précieux de l'Amérique et en mai 1703 contraignait le Portugal, en le menaçant d'un blocus, de conclure le traité dit de Methuen — du nom du signataire britannique — qui jusqu'à nos jours, a mis le pays sous la dépendance de l'Angleterre et son commerce sous la domination de celle-ci. En même temps, les importations anglaises faisaient affluer dans l'île l'or du Portugal et du Brésil en telle abondance, qu'elle se trouvait en mesure de jeter les bases de son puissant empire des Indes au détriment des Hollandais. Et le 1^{er} août 1704 une flotte anglo-hollandaise sous Rooke et van der Dussen apparaissait devant Gibraltar, amenant des contingents hessois de l'Empire assez bons pour assurer de haute lutte au forban britannique avec la prise de cette solide position la domination de la Méditerranée.

Le 13 avril 1713 ce fut la paix, celle d'Utrecht, avec comme bénéficiaire de la dévastation qui s'étendait des Pays-Bas à l'Italie et à l'Espagne, de nouveau l'Angleterre. L'Espagne devait lui abandonner Gibraltar et Minorque, soit l'accès de la Méditerranée et permettre à la sangsue de l'univers qu'est Albion par le traité de l'« asiento » d'enlever tous les ans pendant trois décades 144 000 esclaves nègres en Afrique pour les introduire dans les colonies espagnoles d'Amérique, soit de se livrer à cet éhonté trafic d'esclaves qui (d'après Lecky

« Histoire de l'Angleterre au XVIII^e siècle ») a été depuis la paix d'Utrecht « le point autour duquel a gravité toute la politique anglaise » et a constitué, d'après Rose (« Pitt and the national survival »), les « assises de la richesse » britannique.

Quant à la France elle était tenue de céder au vainqueur d'au-delà de la Manche l'Acadie (en anglais Nouvelle-Écosse), la clé du Saint-Laurent et du Canada, plus Terre-Neuve et les territoires de la baie d'Hudson.

Par la paix d'Utrecht c'était la puissante France du Roi Soleil qui, à la suite de l'abaissement de l'Espagne et de la Hollande, se trouvait à son tour refoulée au second rang derrière les nouveaux maîtres du monde et de ses mers, les arbitres de l'Europe.

« L'équilibre des puissances », l'habile « slogan » anglais du traité de paix, était certainement entre les mains du tout puissant « grippeminaud » britannique sur sa petite île de la mer du Nord. Il ne manquait plus à son bonheur que d'acquérir tout le Canada et tout l'Hindoustan, possessions où la France se maintenait de toute son énergie. Mais un jeune État, la Prusse, allait être dans le « struggle for life » de la guerre de Sept ans (1756 à 1763) l'instrument grâce auquel l'Angleterre allait définitivement arracher à la France cette dernière vaste « part » à l'univers.

Toute la période comprise entre 1745 et 1763 n'a été qu'une grande lutte menée par les troupes et colons anglais contre les établissements français de l'Amérique du Nord. En 1745 les Britanniques conquièrent en pleine paix Louisbourg, la capitale de l'Acadie et à la suite des combats qui s'engagèrent sur les confins du Canada et des possessions côtières anglaises les Anglais chassèrent en 1749 les colons français de l'Acadie et fondèrent Halifax. Après une courte trêve, l'Angleterre s'empara sans déclaration de guerre de 300 bateaux de commerce français se trouvant dans les ports anglais

ou naviguant dans le golfe de Biscaye et attaqua par surprise le 10 juin 1755 trois transports de troupes français près de Terre-Neuve.

La deuxième période de la lutte, période qui s'étend de 1755 à 1763, se trouvait ainsi ouverte avant même que la France se fût ressaisie pour résister et déclarer la guerre. Le 5 septembre 1755 un régiment anglais marcha sur l'établissement français de Grand-Pré en Acadie, cette Acadie attribuée à l'Angleterre en 1713. Le gouverneur anglais en fit refouler toute la population au-delà des frontières causant la mort d'une grande partie de celle-ci du fait des épouvantables privations endurées à l'entrée de l'hiver précoce dans ses régions. L'année d'après, en 1756, la guerre dite de Sept ans ayant éclaté, véritable guerre mondiale engagée en Amérique et en Asie par l'Angleterre contre la France, le nouveau Premier ministre anglais William Pitt envoya au Canada une flotte commandée par l'amiral Boscawen et une forte armée sous les ordres d'Abercromby, d'Amherst et de Wolfe pour intercepter tout secours d'Europe. Au début, les Français l'emportèrent, mais les envahisseurs prirent le fort Frontenac sur le lac Ontario et l'ouvrage de Duquesne, qu'ils dénommèrent Pittsburg en l'honneur de Pitt. Le Canada se trouvait ainsi coupé de la Louisiane et la reprise de Louisbourg par Wolfe entrava les communications de la colonie avec la mer. En septembre 1759, Québec, qui était fortifié, tomba aux mains des Anglais et, une année plus tard, le gouverneur Vaudreuil dut procéder à la reddition de Montréal, qui s'était bravement défendu, ainsi que du Canada tout entier.

Tandis que dans les campagnes allemandes les bataillons de Frédéric versaient leur sang en échange des subsides anglais reçus pour occuper la France sur le continent, Pitt sur les champs de bataille de Rossbach et de Leuthen, dans son insatiable soif de puissance, s'adjudgeait le Nouveau-Monde, en jetant à la face de

l'univers ces cyniques paroles « L'Amérique a été conquise en Allemagne là où les victoires du prince Ferdinand ont brisé toutes les forces de la grande monarchie militaire qu'est la France ».

La conquête de l'Inde.

Sur les champs de bataille de la guerre de Sept-ans l'Angleterre obtint, grâce à ses froids calculs, non seulement le Canada mais aussi l'Inde, vaste empire de près de 5 millions de km² et qui, à l'heure actuelle, compte environ 400 millions d'habitants. En effet, tandis qu'à Rossbach (1757) Frédéric le Grand battait l'armée française à plate couture, Clive, représentant de l'Angleterre, subjuguait le Bengale à la bataille de Plassey, le 23 juin 1757, prélude de la soumission rapide de toute la péninsule hindoue. Cette victoire remportée sur 68 000 Indiens — dont le peuple allait désormais pendant deux siècles sentir peser sur lui le poids de la lourde et implacable main de l'Angleterre — « coûta » aux forces de Clive armées et équipées de façon moderne en tués et en blessés 20 blancs et 52 cipayes!

Les campagnes britanniques contre tous les États indiens l'un après l'autre avaient commencé, en même temps que la lutte d'extermination contre la France et sa Compagnie des Indes, dont le centre était à Pondichéry et qui possédait en Dupleix un gouverneur aussi brave que brillant. En 1754 les possessions françaises aux Indes étaient deux fois plus étendues que la mère-patrie avec le double de la population de celle-ci, mais en 1763 la puissance mondiale qu'avait été la France abandonnait à l'Angleterre par la paix de Paris non seulement le Canada tout entier mais encore tout ce qui lui appartenait dans l'Hindoustan (à l'exception de cinq villes ouvertes), l'Arabie du Sud-Ouest — le point d'appui sur la route des Indes — la Sénégambie et quatre îles des Antilles. L'Angleterre était devenue

le maître du monde et l'historien Green proclame fièrement que la guerre de Sept-ans a été le « tournant décisif de l'histoire de l'Angleterre comme de celle de l'univers ».

La conquête de l'Inde qui s'est poursuivie entre la bataille de Plassey en 1757 et le soulèvement des cipayes en 1857/59 n'est qu'une seule et unique guerre d'extermination s'étendant sur un siècle, terrible répétition des deux guerres de Cent-ans contre la France. La guerre frivolement entreprise contre les Rohillas au Nord-Ouest de la péninsule est un des épisodes à retenir de ce long enchaînement.

Le Rohilkand était un pays florissant sur le fertile versant méridional des monts Himalaya. Il était habité par un des peuples les plus braves de l'Inde, à même de mobiliser 80 000 guerriers habiles au maniement de leurs armes primitives.

Or, le gouverneur général britannique, Hastings, apprit un jour de ses espions que le souverain du royaume d'Oudhe, limitrophe du Rohilkand était disposé à conquérir le riche territoire voisin, mais qu'il se sentait trop faible vis-à-vis de cet ennemi redoutable. Hastings, lui, savait parfaitement que les Rohillas qui se battaient avec des glaives et des arcs ne pourraient jamais résister aux mousquets et aux canons britanniques. Une idée, qui ne peut venir qu'à l'esprit d'un Anglais, passe alors par la tête de ce froid calculateur, gardien des intérêts britanniques : il louera ses régiments coloniaux pour une somme énorme au prince en mal de conquête. Mais les Rohillas veulent vivre en paix, il faudra donc s'évertuer à déclencher cette guerre qui promet de si beaux bénéfices au prince d'Oudhe et à . . . Hastings. Et à l'automne de 1773 ce dernier convient à Bénarès, avec le prince, de lui louer deux régiments pour la lutte exterminatrice projetée. Le loyer est fixé à 400 000 liv., plus tous les frais d'entretien

des troupes, surtout composées, ce qui est le comble, d'indigènes de l'Inde.

Au printemps de 1774 les troupes britanniques coloniales réunies à celles du prince Sujha-ud-daula, s'élancent au-delà de leurs frontières. Les Rohillas se défendent héroïquement mais ils succombent sous le feu meurtrier des armes des blancs. Le pays florissant est dévasté, les villages sont détruits de fond en comble par l'incendie, le peuple est presque exterminé. Un des districts les plus riches de l'Inde n'est plus qu'un désert, mais Hastings a gagné la partie et les deux régiments qui continuent à être « cantonnés » à Oudhe font tout ce qu'il faut pour que la principauté ne recouvre jamais sa liberté, jusqu'à ce qu'elle soit, trois générations plus tard, définitivement annexée par l'Angleterre.

Après ces États il reste encore aux Indes trois adversaires dangereux à réduire : le grand empire des Mahrattes à l'Ouest, les Sikhs au Nord-Ouest, à proximité de la frontière afghane — ceux-ci et ceux-là peuplades montagnardes vigoureuses — et le sultan de Mysore. Les guerres de Clive et de Hastings contre ce dernier eurent une issue défavorable : mais en 1799 le général Wellesley conquiert la capitale de Mysore, Seringapatam, qui est noyée dans le sang. Au cours d'une troisième expédition (1817—1818) les Mahrattes, peuple hindou d'origine aryenne, sont définitivement domptés — tout cela avec un minimum de pertes pour les Britanniques et l'impôt du sang d'indigènes enrôlés de force. Après un magnifique essor de leur empire à proximité de la frontière afghane toujours menacée, les Sikhs furent, eux aussi, subjugués au cours de la seconde campagne dirigée contre eux (1848—1849), leur État morcelé comme celui de Mysore et transformé en district anglais, celui du Pendjab.

Les malheureuses Indes subissent maintenant la seconde grande série d'annexions de l'intrus britannique

venu jadis en suppliant dans le florissant empire du Grand Mogul. Car, enfin, en 1712, l'agent de la Compagnie anglaise des Indes s'était dans sa requête qualifié de « grain de sable le plus infime » et y avait comparé son front à l'extrême bord du tabouret du successeur d'Aurang-Zeh !

Mais maintenant nous sommes en 1848 et de cette année à 1856 ce fut lord Dalhousie qui régit la plus grande partie du pays en qualité de gouverneur général. Et ses cipayes, soldats malgré eux, avec ses troupes britanniques qui constituent une élite, ont porté la guerre dans le pays de Pegou en Birmanie ainsi qu'au Nord-Ouest dans ce qui reste de l'empire des Mahrattes, à savoir le Nagpour et dans le Tandjare près de Madras, s'emparant du tout. Au cours d'un siècle seulement, depuis la victoire de Clive à Plassey jusqu'au départ de lord Dalhousie, l'Inde presque tout entière du seuil titanique de l'Himalaya au cap Comorin que baigne l'Océan Indien, soit par le fer, soit par l'or, soit par le parjure, soit par la trahison était tombée dans les mains du forban de l'univers.

Les horribles brutalités en honneur dans tout le pays s'ajoutant au mépris manifeste des convictions et usages religieux des loyaux soldats indigènes, les cipayes, provoquèrent leur soulèvement qui éclata le 10 mai 1857 à Mirat près de Delhi, pour se répandre bientôt sur la plus grande partie de la péninsule. L'Angleterre avait maintenant le prétexte depuis longtemps désiré pour en finir avec les ultimes aspirations à la liberté d'un peuple affamé. La révolte qui dura de 1857 à 1859 fut impitoyablement noyée dans des flots de sang, les mutins furent attachés à la volée des pièces d'artillerie et « volatilisés ». En même temps l'Angleterre profitait de sa victoire pour proclamer le 1^{er} novembre 1858 l'annexion de l'Inde entière. Le rapt était ainsi sanctionné à jamais.

Parallèlement à ses guerres dans l'Inde, l'Angleterre

s'efforça de soumettre l'Afghanistan et, par là, de s'assurer les passes vers le Nord-Ouest. La lutte avec ce vaillant peuple de montagnards coûta au Royaume-Uni de lourds sacrifices ; cependant dans la deuxième guerre d'Afghanistan (1878—1879) il réussit à arracher à son adversaire l'importante passe de Khaïber près de Pechawer jusqu'à ce qu'il éprouvât en 1919 de graves défaites qui l'amènèrent à lui rendre sa pleine indépendance.

La guerre de l'opium.

Avant ses conquêtes indo-chinoises le bandit britannique avait entrepris de 1841 à 1842 une expédition sans pitié contre la Chine pour imposer à jamais l'importation — importation qui avait atteint des proportions formidables — de l'opium, stupéfiant dangereux, suc des pavots cultivés dans les Indes : c'est la guerre de l'opium.

Le gouvernement chinois avait interdit l'importation de la funeste drogue. Or, celle-ci procurait à l'Angleterre l'un des gains les plus considérables en même temps que les plus faciles qu'elle tirât de sa nouvelle possession coloniale : dès 1835 ce gain se chiffrait par de nombreux millions. La prohibition, les pirates britanniques l'élu-daient au moyen d'une contrebande sans vergogne. Partout, aux embouchures des fleuves de l'Empire du milieu, ils s'étaient ménagé de discrets repaires et assuré de clandestins entrepôts. Et un agent anglais de ce négoce, Dent, en arrive à se moquer de la sommation du vice-roi de Canton d'avoir à livrer la marchandise interdite, soustrait qu'il est lui-même, sous la protection de l'écusson de S. M. à l'emprise des tribunaux impériaux chinois. C'est alors que les troupes du mandarin contraignent les Anglais à leur remettre 20 283 caisses d'opium (« piculs » de 60 kg $\frac{1}{2}$ chacune) qui sont aussitôt jetées à la mer.

Et au mépris manifeste de tous les droits des individus et collectivités, la flotte et l'armée du gouverneur général de l'Inde engagent cette tristement fameuse « guerre de l'opium » contre la Chine pacifique et presque désarmée qui n'a veillé qu'au respect de ses lois. De février 1840 à août 1841 les armes supérieures de l'envahisseur procèdent à travers la Chine à des bombardements sans pitié et à des dévastations où le sang ruisselle. La Chine succombe, naturellement, et par la paix de Nanking du 26 août 1842 doit céder l'île de Hong-kong dans la baie de Canton et ouvrir au « commerce » britannique ses cinq ports les plus importants. Elle est de plus astreinte à verser une indemnité de 25 millions pour l'opium détruit et 90 millions en dédommagement des frais exposés par l'Angleterre pour cette guerre de l'opium qui a souillé d'une tache ineffaçable le monde blanc pour autant qu'il est britannique.

Bilan indien.

De 1885 à 1886 l'Angleterre procède à la conquête de la Birmanie indochinoise, en 1891 à celle de l'État protégé de Manipour suivie en 1892 de celle du khanat de Tchitral, trois États qui furent annexés.

En même temps que la prise de possession de la péninsule hindoue s'est effectuée depuis 1795 celle, non moins sanglante, de l'île de Ceylan à la pointe extrême de l'Hindoustan et, à l'aide de stupéfiants, le vainqueur provoque systématiquement l'extinction des Tamouls aborigènes.

Les guerres de l'Angleterre et sa domination « pacifique » sur l'Inde ont valu à ce pays les plus grandes pertes démographiques qu'enregistre l'histoire. Après les millions de morts de l'époque de la conquête, il ne périt de faim pas moins d'une trentaine de millions d'Indiens entre 1860 et 1900, ce qui fait, d'après des calculs anglais, près de deux décès par minute. Par

suite de sous-alimentation l'influenza a fait 5 millions de victimes dans la seule année de 1919 — le chiffre des pertes que toutes les guerres de l'humanité ont exigées en 103 ans (1797—1900).

Prise de possession des mers du Sud.

Notons que l'Angleterre n'a pas poursuivi aux Indes, sa plus grande colonie d'exploitation, une politique d'extermination. Elle n'a eu recours à cette méthode diabolique que dans les contrées à climat tempéré et sain dont elle voulait faire des colonies de peuplement purement britanniques. Cette lutte d'extirpation sans précédent commença en 1788 en terre australienne. Puis en 1804, après la conquête de la Tasmanie hollandaise, 200 000 Tasmaniens furent exterminés en l'honneur de la civilisation britannique et du christianisme. L'année même de l'occupation de la Tasmanie commença, avec la colonisation de ce paradis qu'est la Nouvelle-Zélande pour durer jusqu'en 1886, la politique de suppression des Maoris aborigènes qui se défendirent avec l'énergie du désespoir.

III. Les guerres de coalition de l'Angleterre contre la France

Au cours d'une guerre ininterrompue s'étendant sur un siècle, le forban britannique avait conquis et, si l'on peut dire, « pacifié » l'Asie et l'Australie, de sorte qu'il pouvait songer à se lancer à la conquête de l'Afrique, conquête qui, de fait, a rempli le XIX^e siècle tout entier. Mais avant de s'emparer de cette immense terre « nullius » de l'univers, la dernière, il fallait que la question de l'hégémonie européenne fût décidée, ce qui équivalait à réduire à merci l'« imperium » napoléonien.

Les colonies anglaises de l'Amérique du Nord qui depuis 1776 s'étaient soulevées dans une courageuse lutte pour l'indépendance contre l'oppression et l'exploitation dont elles étaient l'objet de la part de la métropole, étaient arrivées au cours de cette lutte, qui dura de 1776 à 1782, à secouer le joug britannique et étaient devenues au XIX^e siècle la première puissance du monde.

Dans la période même où l'Amérique se libérait et où l'Inde succombait sous la poigne britannique, l'Angleterre se posait en protagoniste de la prérogative royale de la couronne de France contre la Révolution qui avait éclaté en 1789, en réalité, dans la guerre de la première coalition (1793—1802) pour s'assurer la domination de la côte continentale de la Manche. Par la paix d'Amiens (27 mars 1802), l'Angleterre devait restituer toutes ses conquêtes, à l'exception de Ceylan et de la Trinité, mais dès 1803 elle déclarait de nouveau la guerre à la France. Dans cette guerre de la seconde coalition (1803 à 1805) les flottes française et espagnole subirent le 21 octobre 1805 la défaite de Trafalgar que leur infligea Nelson. La domination maritime de l'Angleterre dans

la Méditerranée — où elle s'était emparée de Malte en 1800 — se trouvait assurée et le plan génial de Napoléon d'atteindre l'Angleterre à mort en Egypte, échouait à jamais.

En 1808 l'Angleterre inaugure dans la péninsule ibérique sous la direction de Wellington des opérations contre celui qui a été le plus dangereux de ses ennemis, Napoléon. En même temps elle agit sur les neutres du Nord qui, en 1800, sous l'égide de la Russie s'étaient groupés en une deuxième « Ligue de neutralité armée » contre les empiètements britanniques. Le 2 avril 1801 la flotte anglaise sous Nelson et Parker avait attaqué à l'improviste la flotte danoise près de Wibeck et dans la seconde phase de cette « guerre » anglo-danoise, véritable défi au droit des gens, eut lieu du 2 au 5 septembre 1807 en pleine paix ce terrible bombardement de Copenhague par la flotte anglaise, bombardement qui coûta la vie à 2000 non-combattants. 35 bâtiments de guerre, vaisseaux de ligne et frégates, furent emmenés dans les ports anglais. Dès 1801, pour porter à la Ligue un coup décisif, le tsar Paul I^{er} avait été assassiné à l'instigation d'Albion.

Mais celle-ci savait quel était son grand adversaire et elle connaissait son but qui était d'en finir avec l'hégémonie britannique, but que le Corse chercha finalement à atteindre avec son Blocus continental.

La diplomatie britannique s'entendit à merveille à atteler à son char la Russie, la Prusse et l'Autriche et dans la mêlée gigantesque de la bataille des Nations en 1813 ainsi qu'en 1815 à Waterloo — avec Blücher et Wellington — on réussit à avoir raison du Corse. Si sa pointe vers l'Inde était plus qu'un « crime », le coup qu'il voulait porter contre la métropole britannique avec son blocus était le péché le plus grave qu'il pût commettre contre le « peuple élu du Très-Haut ». L'historien Lecky a une fois caractérisé avec une finesse mordante la politique haineuse de l'Angleterre sous Pitt contre

son dangereux rival de l'autre côté de la Manche: « Non content d'avoir presque anéanti les flottes de la France il voulait encore enlever à ce pays tout son empire colonial ... Il y a quelque temps, disait-il, en plein triomphe, il m'aurait suffi de contraindre la France à s'incliner; maintenant je n'aurai ni trêve ni repos qu'elle ne soit à la renverse ». Mais lorsque Napoléon, sous la garde de soldats britanniques, fut réellement « sur le dos » à Sainte Helène, prisonnier impuissant, le Corse vaincu, la rage au cœur, eut ce mot qui rend à merveille sa parfaite compréhension de la mortelle inimitié que l'Angleterre éprouvait pour la puissance rivale de la côte continentale d'en face: « C'est pour Anvers que je suis ici! »

IV. La conquête de l'Afrique

Le XIX^e siècle n'est sur le sol de l'Afrique, de l'Egypte au Cap, qu'une succession de guerres soutenues par l'Angleterre pour prendre possession du dernier continent encore à conquérir, le continent noir. En septembre 1795, deux flottes anglaises avaient arraché aux Hollandais la ville du Cap ainsi que tous les territoires appartenant à la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. En 1806 le Cap, le point d'appui le plus important sur la route des Indes est officiellement annexé. Depuis, en 1836 la Grande-Bretagne a été en guerre contre le Natal, depuis, en 1868 contre le pays des Bassoutes et les a annexés l'un et l'autre. En 1868 suit une guerre victorieuse contre l'Abyssinie et en 1874 contre les Achantis. En 1879 les Zoulous et, en 1884, les Somalis sont anéantis au cours d'une campagne impitoyable et leurs territoires deviennent la proie d'Albion. Le 11 juillet 1881 en bombardant Alexandrie, l'Angleterre entre en conflit avec le parti national arabe en Egypte et au Soudan. A la suite de graves défaites et de la chute du boulevard de la puissance britannique, Karthoum, en 1885, lord Kitchener en 1898—1899 au cours d'une expédition sans merci et dans les batailles d'Omdurman et d'Om Debrikat, où des dizaines de mille de défenseurs de la liberté arabe s'écroulent sous les gerbes des mitrailleuses anglaises, anéantit avec l'ennemi l'indépendance des pays du Nil.

Du Soudan les armées de Kitchener se précipitent à une nouvelle sanglante besogne, tache ineffaçable de l'histoire: la destruction des deux États boers indépendants, l'Orange et le Transvaal, les derniers vestiges, en toute l'Afrique, de la souveraineté étatique dans le respect de la liberté humaine (Guerre des Boers de 1899 à 1902).

Dès le rapt de la ville du Cap et du Natal par les Britanniques, la situation des Boers libres, fusion depuis 1652 de réfugiés, la plupart hollandais et allemands, était devenue si intolérable que les Boers, lors de leur « grand trek » de 1835—1848, s'évadèrent vers le Nord par des déserts désolés et à travers des tribus nègres hostiles pour fonder une nouvelle patrie qui fût libre. Les républiques boers du Transvaal et de l'État libre d'Orange furent la création nouvelle du courageux et audacieux peuple boer.

Mais lorsque, dans ces pays bientôt florissants, on découvrit aux alentours de Kimberley et de Johannesburg d'immenses gisements aurifères et diamantifères, l'avidité s'éveilla plus que jamais dans les cœurs britanniques. Des milliers d'aventuriers venus de l'île britannique s'épandent dans ces pays et Cecil Rhodes, le conquérant anglais de la moitié de l'Afrique, l'inflexible fanatique d'une domination mondiale illimitée du « peuple élu », projette d'étendre la domination de l'Angleterre sur toute l'Afrique du Sud. Bravement les « Afrikaners » repoussent les armes à la main la première incursion; mais voilà qu'en 1899 l'Angleterre envoie lord Kitchener, le dur vainqueur de l'Egypte et du Soudan avec 150 000 hommes contre le petit peuple boer qui compte à peine 75 000 combattants et autant de fusils. La lutte se déroule acharnée avec des alternatives diverses, quoique la puissante Albion concentre peu à peu de toutes ses colonies quelques centaines de mille hommes contre ces vaillants qui luttent pour leur patrie. C'est alors que Kitchener sillonne méthodiquement cette vaste contrée de longues rangées de solides blockhaus, refoule la population dans le désert, détruit les fermes et dévaste le pays en pleine culture. Les femmes et les enfants sans défense sont exposés, dans les camps de concentration — son invention — derrière les barbelés, aux plus terribles privations et épidémies. 26 663 d'entre eux périssent victimes de l'« humanité »

britannique, comme le proclame à l'univers un monument élevé à Bloemfontein. En 1903 les États boers sont écrasés sous la botte anglaise et sont incorporés à l'Empire ainsi que, peu après, les territoires les plus importants de l'Est et du Centre de l'Afrique limitrophes au Nord et au Nord-Ouest. Le rêve de Cecil Rhodes de la jonction du Cap au Caire est réalisé. Et en liaison avec la formation subséquente du bloc asiatique Le Caire-Calcutta, la conquête de la moitié de l'Asie et de l'Afrique par la Grande-Bretagne est un fait accompli.

V. Les guerres de l'Angleterre contre le Reich

Trois continents avaient été soumis au cours d'expéditions guerrières qui avaient rempli des siècles, et le dernier espoir de la France de devenir puissance mondiale par la création d'un empire qui, partant du Maroc, atteindrait la mer Rouge par l'Égypte et reliait une Grande-France à la Syrie et à l'Indochine a été à jamais dissipé à Fachoda sur le Haut-Nil en 1898 par l'Angleterre.

Après la plus profonde humiliation de son histoire, la France se retrouvait avec l'inimitié acharnée des siècles de jadis au cœur, toutes ses forces en direction de la Manche, face au tyran de l'univers, le Britannique. Mais son germanophobe ministre des affaires étrangères Delcassé, avec le cri de guerre de la revanche pour l'Alsace-Lorraine restituée à l'Allemagne en 1871, ramena la nation au camp de l'ennemi, l'Anglais. Par le poison de sa propagande de mensonges l'Angleterre ameutait presque tout l'univers contre le jeune Reich et, dans la première guerre mondiale de 1914 à 1918, le blocus au-dehors et la révolution à l'intérieur amenèrent le peuple allemand, bien que son armée invaincue se maintînt encore sur le sol français les armes à la main, à se soumettre au brutal « dictat » de Versailles.

On avait, semblait-il, remporté de haute lutte la victoire sur le dernier grand rival de l'Angleterre, mais toute l'Europe et l'univers en dehors d'elle se trouvaient de ce fait plongés dans le chaos. L'Empire mondial britannique était vermoulu et lorsqu'en 1939 il déclencha avec le concours de la France et de la Pologne et de neutres abusés la seconde guerre mondiale de 1939—1940 contre le Reich renaissant, plein de force et de légitime fierté sous la direction d'Adolf Hitler, les rudes coups

des armes allemandes dévoilèrent cruellement la faiblesse du lion britannique. Le faisceau des ennemis du Reich à l'Est et à l'Ouest, pour autant qu'il ne se désagrégea pas de lui-même, fut brusquement brisé et l'Allemagne se trouva « ante portas » de l'ennemi de l'univers. Le récit du dernier chapitre de l'histoire de ce destructeur, de ce vampire des peuples, dont la lutte contre l'Allemagne depuis l'anéantissement de la Hanse à l'époque d'Elisabeth, fera l'objet d'une autre étude, a commencé. Et l'histoire du monde prononcera son jugement sur l'Angleterre sous l'égide des armes allemandes.

Les guerres anglaises au cours des siècles

I. Les guerres intérieures de l'Angleterre.

- Vers 1170 Expédition d'Henri II pour conquérir l'Irlande.
- 1558—1603 Seconde expédition sous Elisabeth pour conquérir l'Irlande.
- 1649—1652 Troisième expédition sous Cromwell pour conquérir l'Irlande.
- XII^e—XVIII^e siècles. Guerres contre le Pays de Galles celtique et l'Écosse.

II. L'ère des guerres européennes et d'outre-mer.

- 1100—1216 Guerre de Cent ans d'Henri I^{er}, d'Henri II et de Jean sans Terre contre la France pour la possession des pays compris entre La Manche et les Pyrénées, l'Océan Atlantique et le Puy-de-Dôme.
- 1337—1453 Guerre de Cent ans contre la France (Jeanne d'Arc).
- 1560—1600 Guerres piratiques contre l'Espagne, le Portugal, la Hanse et les Indes Occidentales sous Elisabeth.
- 1588—1604 Guerre navale anglo-espagnole (destruction de l'Armada).
- 1583—1733 Guerre de conquête pour la possession de l'Amérique du Nord.
- 1623—1797 Guerre de conquête pour la possession des Indes Occidentales.
- 1625—1630 Guerre navale contre l'Espagne sous les Stuart.
- 1652—1654 Première guerre navale contre la Hollande sous Cromwell.
- 1654—1659 Troisième guerre navale contre l'Espagne (Cromwell). La puissance maritime de la Hollande est brisée.
- 1665—1667 Deuxième guerre navale contre la Hollande. Paix de Bréda.
- 1672—1674 Troisième guerre navale contre l'Espagne de Westminster. Destruction de la puissance maritime et coloniale de la Hollande.
- 1688—1815 Troisième guerre de Cent ans de l'Angleterre contre la France.

- 1689—1697 Participation à la guerre de Succession du Palatinat (Ligue d'Augsbourg).
- 1701—1713 Guerre de la Succession d'Espagne contre Louis XIV. L'Angleterre devient maître des mers et arbitre du monde par le traité de paix d'Utrecht. L'«équilibre des forces».
- 1745—1760 Lutte de l'Angleterre contre les Français en Amérique du Nord.
- 1756—1763 Guerre de Sept ans. L'Angleterre contre la France. Conquête du Canada français et des Indes.
- 1757—1859 Guerre de Cent ans pour la conquête des Indes. — 1757 Bataille de Plassey.
- 1774 Extermination des Rohillas dans l'Inde antérieure.
- 1776—1782 Guerre d'Indépendance de l'Amérique du Nord contre l'Angleterre.
- 1799 Écrasement de l'Etat de Mysore. Conquête de Seringapatam.
- 1817—1818 Troisième guerre de l'Angleterre contre les Mahattes dans l'Inde du Nord.
- 1841—1842 Guerre de l'opium contre la Chine; annexion de Hongkong.
- 1848—1849 Deuxième guerre contre les Sikhs au Nord-Ouest de l'Inde; Rapt du Pendjab.
- 1857—1859 Guerre impitoyable contre les cipayes rebelles.
- 1878—1879 Deuxième guerre contre l'Afghanistan. Annexion de la passe de Khaïbar près de Pechawer.
- 1885—1886 Guerre contre la Birmanie; annexion de tous les États limitrophes.
- A partir de 1788 L'Australie. Extermination de la population autochtone.
- A partir de 1795 Ceylan; la population autochtone est décimée.
- A partir de 1804 La Tasmanie; la population autochtone est exterminée.
- A partir de 1814 La Nouvelle-Zélande; la population autochtone est décimée jusqu'à quasi anéantissement.

III. Les guerres anglaises de coalition contre la France.

- 1793—1802 Première guerre de coalition contre la France.
- 1803—1805 Deuxième guerre anglaise de coalition contre la France (1805 Nelson à Trafalgar).
- 1801 et 1807 Coup de main contre Copenhague. Enlèvement de la flotte danoise (1807).
- 1808 Lutte de l'Angleterre en Espagne sous le commandement de Wellington.

- 1813—1815 Troisième guerre de coalition contre la France. 1815 Waterloo. Victoire définitive de l'Angleterre sur Napoléon (St-Hélène).

IV. Conquête de l'Afrique.

- 1795—1806 Lutte de l'Angleterre contre les Hollandais en Afrique du Sud.
- 1836 Guerre contre la Natal.
- 1868 Abyssinie.
- 1874 Achantis.
- 1879 Anéantissement des Zoulous.
- 1881—1899 Guerre contre l'Egypte et le Soudan. 1898 Carnage de mahdistes à Omdurman sous Kitchener.
- 1899—1902 Guerre des Boers. Annexion de l'Orange et du Transvaal.

V. Guerres de l'Angleterre contre l'Allemagne.

- 1914—1918 Première guerre mondiale contre l'Allemagne (Versailles).
- 1939—1940 Deuxième guerre mondiale contre l'Allemagne.